L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

JOURNAL OFFICIEL DE L'ETAT DE LA LOUISIANE ET DU CONSEIL GENERAL — NOUVELLE-ORLEANS, MARDI MATIN, 4 JUIN 1850.

Imprimé et publié par
MAGNE & WEISSE,
No. 83, rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS:
MARDI MATIN, 4 JUIN.

LOIS DE 1850.

Les lois passées par la Législature, dans la session de 1850, ont été délivrées à l'Etat. Les personnes qui ont droit à un exemplaire, en qualité de membres du Sénat ou de la Chambre, de juges, greffiers, shériffs ou juges de paix, sont invitées à se présenter au bureau de ce journal, où elles en prendront livraison sur leur reçu.

☞ L'Imprimeur d'Etat prévient aussi le public qu'il a reçu du Secrétaire d'Etat l'autorisation de vendre, pour le compte de l'Etat, les lois de 1850, à raison d'une piastre l'exemplaire broché.

AFFAIRES DE CUBA.

L'insuccès de l'expédition partie des ports américains sous le commandement du général Lopez met il fin à l'agitation dont Cuba est à la fois le but et le prétexte depuis quelque temps ! Non certes, et le dénoûment malheureux d'un des coups de main les plus téméraires qu'ait encore enregistrés l'histoire est selon nous le commencement d'une série de complications qui mèneront à l'affranchissement de Cuba. Cet événement ne peut manquer de s'accomplir. En Amérique où les pouvoirs ne sont pas partiellement pondérés comme en Europe, la puissance la plus forte tendra toujours à absorber la plus faible qu'elle attire sans cesse pour se l'assimiler. C'est ainsi que l'Union américaine s'est déjà incorporée une grande partie du Mexique après avoir acquis la Louisiane et la Floride qui appartenaient à des gouvernemens transatlantiques. C'est la même cause qui nous vaudra dans un avenir peu éloigné l'annexion du Canada; c'est elle aussi qui tôt ou tard de Cuba un des Etats de la Confédération américaine. L'Angleterre qui elle-même a absorbé tant de nationalités, comprend si bien cette loi naturelle d'assimilation, dont les résultats se manifestent perpétuellement à nos yeux dans l'ordre matériel comme dans l'ordre moral, qu'elle ne cherche pas à faire cour au colonie de l'Amérique du Nord et qu'elle ne fera certainement pas de son adjonction aux Etats-Unis un *casus belli*.

L'Espagne ne doit pas plus se faire illusion que l'Angleterre. Sa colonie doit lui échapper un jour, non pas peut-être à l'aide d'expéditions hostiles mais par la force même des choses. Les tentatives armées continueront d'ailleurs, et Lopez, nous en avons la certitude, conduira de nouveaux volontaires sur le sol de Cuba. Malgré l'échec qu'il vient de subir, nous persistons à croire le succès possible. En révolution il s'agit de la plus légère circonstance pour faire pencher la balance à droite ou à gauche, du côté du droit ou du côté du fait, en faveur d'autorité ou en faveur de l'insurrection. Si le *Crole* ne s'était pas echoué en entrant dans la baie de Cardenas, ce qui a donné aux autorités le temps d'expédier un courrier à Matanzas et d'enlever les rails du chemin de fer qui conduit à cette ville, qui sait si le nom de Lopez ne serait pas en ce moment proclamé d'un bout à l'autre de l'Union comme celui d'un triomphateur ! Une révolution manqué devient une échauffourée et au lieu de héros il n'y a alors que d'obscures conspirateurs. Tous les noms qui la révolution de février a rendus célèbres en France, que seraient-ils aujourd'hui si le marechal Bugeaud eut obtenu du roi Louis-Philippe la permission de mitrailler la populace ?

Le retour du général Lopez aux Etats-Unis ne change en rien l'état de la question cubaine. Il surgira même, comme nous le disons plus haut, des complications qui mettront en présence deux gouvernemens et provoqueront chez le peuple américain une de ces crises redoutables dont elles sont aussi imprévues que terribles. Ainsi, des prisonniers américains sont restés à Cardenas au pouvoir des autorités espagnoles. Certes, le gouverneur de la place, fait prisonnier lui-même par ces volontaires de Lopez, a eu sans en obtenir la condition que les Américains laissés en arrière seraient épargnés. Et des bruits sinistres venus de la Havane, nous apprennent cependant que ces malheureux ont été passés par les armes ! Certes, on a le droit de fusiller des prisonniers de guerre, mais doit-on avoir le droit de manquer à une parole donnée ? Et si Cerati en échange de sa liberté, a eu moyen d'obtenir la grace des Américains laissés à Cardenas, le général Roncali pouvait-il vraiment les faire fusiller ?

C'est son *droit*, nous le reconnaissons, et une parole d'honneur n'est pas un traité qu'on le doit à la loyauté. Mais l'exercice du droit absolu et l'oubli d'un engagement solennel ont eu souvent de bien graves conséquences. Qu'on ouvre l'histoire !

Ce n'est pas tout. Un certain nombre de prisonniers américains pris sur le brick *Georgiana* et la barque *Susan Lord* ont été conduits à la Havane et jetés en prison. Ces hommes étaient partis de la Nile-Orleans et appartenaient d'abord à l'expédition commandée par le général Lopez. Puis après avoir réfléchi aux périls auxquels ils allaient s'exposer, ils changèrent d'avis et voulurent retourner aux Etats-Unis. C'est vers notre port que se dirigeaient les deux navires capturés par le *Pizarro*. Le capitaine-général de Cuba ne punira certes pas ces hommes d'une *intention* qu'ils ont pu avoir eu comment, et toutefois s'ils n'ignorent pas le but de l'expédition au moment du départ. Quel est leur crime après tout ? D'avoir songé à opérer une descente sur les côtes de Cuba ? Mais c'est là une idée, une abstraction, quelque chose qui échappe à l'action d'un gouvernement. Le *Georgiana* et le *Susan Lord* étaient-ils dans les eaux de Cuba lorsqu'ils ont été capturés ? Non. Se dirigeaient-ils vers l'île ? Non. Eh bien ! le comte d'Alcoy, le comte de Mirasol, le commandant-général de la marine, et tous les autres chefs militaires et civils de Cuba ne peuvent rien contre ces citoyens, et si un seul d'entre eux tombait frappé d'une balle, comme un prisonnier de guerre, le gouvernement américain, qui n'a tout fait pour protéger Cuba, se hâterait de réclamer le prix du sang versé. Mais comment ce gouvernement, un gouvernement plus faible qu'on ne le croit, subirait la pression intérieure de l'opinion publique, qui sait, la chaudière de l'île de l'Espagne aidant, si Cuba ne serait pas arrachée des mains de ses maîtres pour être mise, dès le nouveau, à la glorieuse pléiade américaine ?

Les bruits qui ont été répandus hier sur l'exécution de cinq prisonniers américains à Cardenas, sans être improbables, paraissent démentis de bien loin. On avait également annoncé que M. Atrinson Dexter, un de nos concitoyens, était au nombre des prisonniers fusillés. Cette nouvelle est fausse. Des personnes bien placées pour connaître la vérité nous assurent que M. Duperu ne faisait point partie de l'expédition.

Les journaux de la Havane, reçus par le *Thames*, renferment de longs articles sur l'expédition dont l'issue est maintenant connu dans toute l'Union. Ces journaux tombent facilement dans l'exagération et enjolivent leurs récits d'accessoires qui appellent involontairement à sourire sur les lèvres, témoin l'article suivant de la *Gaceta* :

"Nous ne savons si c'est la bonne ou la mauvaise fortune qui a favorisé le traître Lopez et l'a conduit en vue à Key West. Bien que le *Crole* lui ait en vue, le *Pizarro* n'a pu l'atteindre à cause du peu de profondeur de l'eau dans le voisinage des îles. Cependant le steamer espagnol a poursuivi et est arrivé à Key West aussitôt après le *Crole*, que les bandits qui se trouvaient à bord de ce dernier bâtiment se sont précipités sur le rivage comme des réfugiés sur un terrain neuf, ils étaient hors de la portée du commandant général qui a dû se borner à soumettre un procès-verbal des faits par l'intermédiaire du consul espagnol.

"Les autorités de Key West ont répondu que le *Crole* naviguait sous pavillon américain, mais qu'il serait confisqué pour avoir violé les lois des Etats-Unis. Elles ont ajouté que les passagers avaient été désarmés et une enquête ordonnée afin que les coupables reçoivent le châtiment infligé à ceux qui violent un territoire ami par un acte de piraterie. Un lancier et sept nègres ont été livrés au consul espagnol. Les pirates ont jeté pardessus bord douze esclaves et ont débarqué trente à quarante blessés.

"Comme nous l'avons dit au commencement de cet article, nous ignorons si c'est la bonne ou la mauvaise fortune qui a favorisé les voleurs et les a conduits sur le territoire américain. S'ils étaient jugés dans cette île, ils subiraient d'avertissement à leurs partisans dans la commune ruine, et l'exemple du sort terrible qui attend ceux qui violent notre fidélité et notre drapeau préviendrait sans doute de nouvelles tentatives d'invasion.

"Lorsque les journaux de la Nile-Orléans prononçaient le nombre des envahisseurs, nous avons dit : "Qu'ils viennent; plus ils seront nombreux, plus notre gloire sera grande. La valeur espagnole ne s'est jamais arrêtée à compter l'ennemi." Nous disons maintenant : Que les Etats-Unis jugent et punissent les pirates, car ils viennent de ce pays. Le pavillon américain flottait au bout de mât du *Crole*; ce pavillon couvrait les envahisseurs lorsqu'ils ont fait une descente dans l'île. Nous sommes satisfaits. Les gages que nous avons sont suffisans. L'Espagne a assez de moyens d'obtenir satisfaction, et elle a surtout la gloire d'avoir, avec une poignée de braves soldats, quatre fois moins nombreux que les hommes de Lopez, défait et mis en fuite ces vile et insolens envahisseurs.

"Nous félicitons le pays de ce que le calme ait succédé à l'orage. Nous félicitons l'île de l'énergie déployée par les autorités et de la valeur de notre marine. Elles ont prouvé au monde qu'elles étaient les dignes filles de la glorieuse Espagne !"

ELECTION D'UN ALDERMAN.—M. Sykes a été élu hier alderman du sixième ward (2de municipalité) en remplacement de M. Samuel J. Peters, démissionnaire. Voici le résultat du scrutin :

R. B. Sykes,	272 voix
Jacob Barker,	105.
Majorité de M. Sykes,	167.

COUR DU MAIRE.

ORGANISATION.

Hier matin à dix heures, le shérif Lewis a institué le nouveau tribunal créé par la Législature sous le titre de *Cour du Maire*, et qui se compose du maire, du recorder et d'un alderman. Comme la Cour siégeait dans la première Municipalité, M. Crossman était assisté du recorder Génois qui avait de son côté désigné l'alderman Derbès. M. Louis Bozonier, secrétaire du recorder, a été nommé greffier. M. Charles S. Reese, le second avocat de district, a demandé la décharge du jury pour le présent terme à cause de l'absence de toute affaire. Il a ensuite enregistré un acte d'accusation contre les nommés Fullerton et Fleming, prévenus d'avoir troublé la paix publique. La Cour s'est ajournée au premier lundi de juillet.

CRIME D'INCENDIE.—L'affaire des esclaves Crispin, James et Edouard, accusés du crime d'incendie, a été appelée hier devant le recorder Génois. L'avocat de district, (M. C. M. Reynolds, était présent. M. Frost et M. C. Dufour, étaient chargés de la défense des prévenus. Le capitaine Youenes a été le premier témoin appelé. Il répète la confession de James que nos lecteurs connaissent déjà.

L'esclave James prête ensuite serment et répète lui-même sa confession.

Edouard interrogé à son tour dit que James est venu un jour lui demander un peu de terebenthine pour nettoyer des cuivres. Il ignorait complètement que ce liquide dût servir à allumer un incendie.

Mme Bell, maîtresse de James, déclare que Mme Montrose, une de ses voisines, était venue la voir pour l'engager à vendre son esclave. Mme Monrroe lui a répété une conversation qui avait eu lieu entre James et Crispin et qui ne lui permettait pas de douter que le premier ne fut l'auteur des deux incendies.

Le recorder, ayant interrogé quelques autres témoins, a envoyé les trois esclaves devant la Cour de district.

POLICE.—Le nommé Frederick Steinheiner, prévenu de vol, a été interrogé hier par le recorder Génois et envoyé devant la Ire Cour de District.—Un nègre nommé Anthony a été envoyé en prison pour avoir fait passer son cheval sur un enfant et avoir gravement contusionné ce dernier.—Auguste Chevalier a déclaré sous serment que deux portraits de la valeur de $150 avaient été soustraits de son domicile, rue Bourbon. Le voleur est encore inconnu.—James Adams a été arrêté par la police pour vol et envoyé à la maison de travail où il restera trois mois.

2E MUNICIPALITÉ.—"Forrester, Sheehan, Shanehan et Creevy, accusés du crime d'incendie, ont comparu hier devant le recorder Caldwell, qui les a renvoyés de la plainte après s'être assuré par lui-même que le fait matériel n'existait point.

La fourniture des boulons nécessaires aux wharfs de la 2e municipalité pendant la présente année a été adjugée hier par le Maire à M. A. Lafrançois à raison de 4 *cents* la livre. La fourniture du fer nécessaire aux ponts a été adjugée à M. Broderick à raison de 5 1/2 *cents* la livre.

NEW-ORLEANS NEWS-LETTER.—Cette petite feuille devient de plus en plus intéressante. Les événemens de chaque jour de la semaine y sont fidèlement enregistrés. Rien de plus utile pour la correspondance ordinaire du commerce et même celle des individus. Le *News-Letter* est en vente chez les principaux libraires.

NOUVELLES D'EUROPE.

L'*Asia*, nouveau steamer de la ligne Cunard, est arrivé à Halifax le 27 du mois dernier venant de Liverpool qu'il avait quitté le 18.

Les qualités ordinaires de coton sont en demande aux cotes précédentes, mais les belles qualités ont monté d'un huitième de penny.

Les affaires s'annoncent bien dans les districts manufacturiers.

Les effets américains sont en hausse. Le 6 pour cent des Etats-Unis vaut 11 1/2.

Neuf mille sacs de riz du Bengal se sont vendus de 5 s. 6 d. à 11 s. 3 d., et 400 tierçons de riz de la Caroline à 19 s. 3 d. et 19 s. 6 d., les droits payés.

Il se fait peu de transactions dans les cafés, et les prix ont une tendance à la baisse bien qu'ils n'aient pas encore varié. Il y a eu dans les sucres une hausse de 6 d. à 1 sh. Le tabac reste ferme. La térébenthine a fléchi; il s'est traité 1,000 barils à 6 s. 9 d. Le goudron a également fléchi; 3,000 barils se sont vendus à 9 s. et 9 s. 6 d.

Le *Cambria* n'avait pas encore fait son apparition lorsque l'*Asia* a quitté le port de Liverpool. L'*Atlantic* devait partir le 29 mai et le *Viceroy* le 1er juin.

WASHINGTON.—La nouvelle du débarquement du général Lopez à Cardenas et de l'abandon ultérieur de l'expédition a été transmise de Savannah à Washington par le télégraphe et reçue avec un véritable étonnement par toutes les classes de la population. D'abord on a doute de l'authenticité de la nouvelle, mais il a fallu ensuite se rendre à l'évidence. Le gouvernement a été surpris du succès du débarquement. On écrit du Nord que cette tentative ne sera pas la seule et que l'on commence à agiter la question de l'annexion cubanaise.

PHILADELPHIE.—Il y a eu deux nouvelles émeutes de pompiers à Philadelphie le 25 du mois dernier. Une pompe a été mise en pièces et il y a eu plusieurs blessés. Comme de coutume les compagnies rivales se sont tirées des coups de fusil et des coups de pistolet et la police s'est abstenue d'intervenir.

NOUVELLES DE CALIFORNIE.

Le vapeur *Alabama*, arrivé hier dans notre port, venant de Chagres, nous a apporté des journaux de Panama et de San Francisco.

Le steamer *Cherokee*, parti de New-York, est arrivé à Chagres le 21 mai et devait repartir le 26. Le *Georgia* est entré dans le port le 25.

L'*Alabama* avait à bord $61,650 en poudre d'or consignés comme suit : M. White & Co., $52,000; A. Lanteur & Co., $6,500; W. L. Cushing & Co., $1,250; A. H. Douglass, $1,500; E. D. Lehman, $400.

Les élections municipales de San Francisco ont eu lieu le 30 avril. On croit que M. Geary est élu maire et M. Telford, recorder. Il a été reçu 4,000 voix.

Un nouveau steamer, appelé le *Maunsel White*, a été lancé à San Francisco le 30 avril.

Un grand meeting a eu lieu le 25 avril pour délibérer sur la ligne de conduite que devrait suivre la Californie dans le cas où l'admission de l'Etat serait différée. Le colonel Wm. H. Stewart présidait le meeting.

Il arrive de grandes quantités de poudre d'or à San Francisco. Les affaires ont repris dans cette ville. Les loyers ne sont plus aussi élevés et des maisons sont partout en voie de construction.

Il y a eu à Panama une regrettable collision entre les nègres et les émigrans. Un vol avait été commis dans les bureaux du *Panama Star*. L'éditeur soupçonnant un jeune garçon de couleur l'arrêta et lui fit avouer sa faute. Le voleur promit de conduire les personnes qui voudraient l'accompagner à l'endroit où étaient cachés les objets enlevés (une malle renfermant une somme de huit-beets piastres.) Deux individus l'accompagnèrent en effet, mais ils atteignaient à peine le faubourg que les habitans, à qui le jeune homme de couleur avait déclaré que les Américains en voulaient à sa vie et allaient le pendre, se précipitèrent sur le groupe et forcèrent les gardiens du rusé voleur de s'enfuir. Celui-ci fut cependant repris le lendemain et conduit à l'imprimerie du *Star*. Le fouls irrestit assistait la maison et fit plus voir une grêle de pierres sur les fenêtres. Un paisible citoyen de New-York, M. Wm. A. Sempler, fut même assassiné. Les Américains promenèrent le cadavre dans les rues et tous les émigrans s'armèrent aussitôt. Ils se trouvèrent en présence de huit à neuf cents hatifs dont l'exaspération était portée au comble. Un combat général allait s'engager lorsque le gouverneur intervint et résumit à calmer les deux parties. Chacun allait se retirer lorsque la nouvelle se répandit parmi les émigrans que plusieurs étrangers avaient été tués. Alors leur fureur ne connut plus de bornes et ils se mirent à tirer sur les habitans. Plusieurs de ces derniers ont été tués et un plus grand nombre blessé.

STEAMERS AMÉRICAINS.—Le second steamer de la ligne Collins, le *Pacific*, a quitté le port de New-York il y a quelques jours pour Liverpool. Le premier, on se le rappelle, est l'*Atlantic*, qui est parti pour l'Angleterre au commencement de mai et qui a dû quitter Liverpool le 29 du mois dernier. Le *Pacific* avait à bord soixante-trois passagers, parmi lesquels le colonel William X. Mazwell, porteur de dépêches.

INCENDIE A CHARLESTON.—Le feu s'est déclaré à Charleston, le 29 du mois dernier, dans une écurie située près de la rue du Marché. Les flammes se sont communiquées au magasin de marchandises sèches de F. D. Fanning & Co, dans Hayne street, à celui de Kelsey et Dean, à la sellerie de Harroll, Hare & Co., au magasin de quincaillerie de Courtnay et Tennent et au magasin de marchandises sèches de Wiley, Banks & Co. Tous ces bâtimens ont été réduits en cendres. La perte est très considérable.

LE PROFESSEUR WEBSTER.—Le professeur Webster est plein d'espoir sur le résultat des démarches qui ont été faites auprès du gouverneur du Massachusetts pour obtenir sa grace. La famille du condamné partage ces espérances et ne croit pas à la possibilité d'une exécution en même d'une détention au pénitentiaire. Quelqu'un qui a vu le professeur Webster dans sa prison dit qu'il est extrêmement gai et qu'il semble avoir oublié la sentence de mort prononcée contre lui.

JOSEPH C. G. KENNEDY, de la Pennsylvanie, a été nommé président de la commission de recensement en vertu de l'acte du 23 mai 1850.

PORT-AU-PRINCE.—La goélette *Zulime* a apporte a New York la nouvelle que le consul americain de Port-au-Prince avait hissé son pavillon le 9 mai. Les corvettes *Germantown* et *Albany* ont mis à la voile le même jour. Le steamer *Vixen* est également parti le 10 pour les Cayes.

BUENOS AYRES.—Des nouvelles de Buenos Ayres jusqu'au 16 mars ont été reçues à New-York. Les bandes armées de Rio Grande conduites par le baron de Jacuhy on fait une incursion sur le territoire oriental et se sont emparées d'un assez riche butin. On craint que de graves complications ne naissent de cet attentat.

THÉATRE D'ORLEANS.

France et Espagne—Mme Gallmier. Voici deux jours qu'avec les premières minutes du lendemain, le rideau est retombé au bruit ecnaient des bravos mêlé fou frénétique des applaudissements joyeux, des hurrahs de triomphe, des acclamations du nouveau succès de L. P. Canonge. *France et Espagne*, salut !.....

Le drame, représenté samedi, denote chez son auteur un progrès sensible, et nous sommes curieux d'apprendre comment ferait, pour mieux le tout, le jeune et pour ajouter et de nouveau du nouveau dans la trois-sième acte, et malgré le précédent, faire éclater de nombreux applaudissemens.

M. Choi chargé du rôle du gascon Petit, a du conserver à ce caractère comique la noblesse d'un gentilhomme, et nous l'en félicitons sincèrement. Par la sureté de sa mémoire, par la rondeur de son jeu, par sa verve, par sa tenue toujours digne, quoique gasconne, il a communiqué à ses camarades d'un soir, de l'assurance, du laisser aller, et sauvé plus d'une mémoire défaillante. C'est un fleuron de plus, et si M. Choi veut demeurer ainsi toute la saison prochaine, il justifiera les espérances qu'il a données jadis et s'en aperceva aux bravos de tous et à son bénéfice.

Mme Galinier avait consenti à se charger du rôle difficile de Léonie de Vaudreuil. Le quatrième acte a été son triomphe. Elle jouait avec tant de chaleur, tant de vérité, que parfois l'artiste oubliait qu'elle était en scène et qu'alors sa voix, assourdie par la douleur morale, parvenait à peine jusqu'au milieu de la salle. Ne jouez pas ainsi avec votre santé, Madame ; à ce prix, les succès ne brillent qu'un jour. Au lieu de vous livrer toute entière, *passionnez-vous à froid*, nous n'y perdrons rien. Votre jeu restera dramatique, votre voix ira émouvoir vos auditeurs jusqu'au fond du théâtre, et nous pourrons applaudir sans crainte pour le lendemain.

On le voit, cette représentation a dépassé toutes les espérances, et nous sommes heureux de pouvoir annoncer à nos lecteurs que Mme Galinier doit prochainement, samedi ou mardi prochain, offrir au public une seconde et dernière représentation de ce drame, à son bénéfice. Tous ceux qui aiment cette charmante actrice se garderont de manquer une semblable occasion ; Mme Galinier seule n'a pas eu de bénéfice officiel cette année.

Quant à ceux qui, pendant quatre heures, ont l'autre soir écouté la pièce avec ce religieux silence qui est le plus beau comme le plus redouté pour un auteur, ceux-là qui ont senti noblement leurs leurs cœurs à la voix patriotique des conjurés du 29 octobre 1768, ceux-là dont les mains ont salué tous les sentimens généreux exprimés par Marquis, par Petit, par Léonie de Vaudreuil, ceux-là y seront tous !

JACQUES DE R...

P. S.—Nous apprenons à l'instant que de nombreux amateurs d'Escrime et tous les élèves de M. Baudoin se sont entendus pour donner, dimanche prochain, un assaut d'armes dans la salle d'Orléans et en offrir le produit à ce habile professeur, que sa santé force à passer l'été à la Côte. Ce que nous savons de cette réunion est de nature à piquer la curiosité des plus indifférens ; car ce sera une joute courtoise où figureront des maîtres et des amateurs de première force.

FEUILLETON.

Mémoires D'OUTRE-TOMBE.

PREMIERE ENTREVUE AVEC CHARLES X.

Entré à Prague le 24 mai, à sept heures du soir, je descendis à l'hôtel des Bains, dans la vieille ville bâtie sur la rive gauche de la Moldau. J'écrivis un billet à M. le duc de Blacas pour l'avertir de mon arrivée ; je reçus la réponse suivante :

"Si vous n'êtes pas trop fatigué, monsieur le vicomte, le roi sera charmé de vous recevoir cette nuit, à neuf heures trois quarts ; mais si vous désirez vous reposer, ce serait avec grand plaisir que Sa Majesté vous verrait demain matin à onze heures et demie.

"Agréez, je vous prie, mes complimens les plus empressés.

"Ce vendredi 24 mai, à 7 heures.

"BLACAS D'AULPS."

Je ne crus pas pouvoir profiter de l'alternative qu'on me laissait : à neuf heures et demie du soir, je me mis en marche ; un homme de l'auberge, sachant quelques mots de français, me conduisit. Je gravis des rues silencieuses, sombres, sans réverbères, jusqu'au pied de la haute colline que couronne l'immense château des rois de Bohême. L'édifice dressait sa masse noire sur le ciel ; aucune lumière ne sortait de ses fenêtres : il y avait là quelque chose de la solitude, du site et de la grandeur du Vatican ou du temple de Jérusalem vu de la vallée de Josaphat. On n'entendait que le retentissement de mes pas et de ceux de mon guide ; j'étais obligé de m'arrêter par intervalles sur les plus hautes dans des pays échelonnés, tant la pente était rapide.

A mesure que je montais, je découvrais la ville au-dessous. Les enchaînemens de l'histoire, le sort des hommes, la destruction des empires, les desseins de la Providence, se présentaient à la mémoire en s'identifiant aux souvenirs de ma propre destinée : après avoir exploré des ruines mêtres, j'étais appelé au spectacle des ruines vivantes.

Parvenu au plateau sur lequel est bâti Hradschin, je me trouvai en une porte d'intérieure dont le corps de garde avoisinait le guichet extérieur. Nous pénétrâmes par ce guichet dans une cour carrée, environnée de bâtimens uniformes et déserts. Nous allâmes à droite, au rez-de-chaussée, un long corridor qu'éclairait de loin en loin des lanternes de verre accrochées aux parois du mur, comme dans une caserne ou dans une ouvrent. Au bout de ce corridor s'ouvrait un escalier, au pied duquel se promenaient deux sentinelles. Comme je montais le second étage, je rencontrai M. de Blacas qui descendait. J'entrai avec lui dans les appartemens de Charles X ; ils étaient encore d'ux grenadiers en faction. Cette garde étrangère, ces habits blancs à la porte du roi de France, ne faisaient une impression pénible : l'idée d'une prison pluit toujours à mon esprit.

Nous passâmes trois salles assez vastes et presque sans meubles : je croyais errer encore dans le terrible monastère de l'Escurial. M. de Blacas me laissa dans la troisième salle pour aller avertir le roi. Je m'avançai pour lire quelques Tuileries. Il revint me chercher et me conduisit dans le cabinet de Sa Majesté, et se retira.

Charles X s'approcha de moi, me tendit la main avec cordialité en me disant : "Bonjour, bonjour, mignon de Chateaubriand, je suis charmé de vous voir. Je vous attendais. Vous n'aurez pas du venir ce soir, car vous devez être bien fatigué. Ne restez pas debout ; asseyons-nous. Comment se porte votre femme ?"

Rien ne brise le cœur comme la simplicité des paroles dans les hautes positions de la société et le malheur catastrophes de la vie. Je me mis à pleurer comme un enfant, j'avais peine à ouvrir avec mon mouchoir le bruit de mes larmes. Toutes les choses hardies que j'ai dites, je dis, je dire, toute la vaine et rhétorique dont je pouvais m'armer dans mes discours, me manqua. Moi, devant ce roi exilé, moi, devant ce malheur ! Moi, osez en remontrer à mon roi, à mon roi en cheveux blancs, à mon roi plus fin, plus prudent, plus adroit, plus modeste dans la vieillesse que je ne le serais jamais ! Je ne trouvai rien de mieux que de pleurer de nouveau pour lui donnant un mouchoir de cambrai. Mais, en voyant le trouble de cet *impitoyable ennemi*, de cet *ami du système des ordonnances de Juillet*, Mme Gallmier, toujours bienveillante, me fit asseoir à côté d'une petite table de bois, sur laquelle il y avait deux bougies ; il s'assit auprès de la même table, penchant vers moi sa bonne oreille pour mieux entendre ce que j'avais pu dire. Quelques années qu'auraient mêler leurs cendres communes aux calamités extraordinaires de sa vie.

Il m'était impossible de retrouver la voix, en regardant dans la demeure des ennemis d'Autriche le sexagénaire humilié roi de France couché sous le poids de ces régnes et de ses ancêtres, de ces années, vingt-quatre ans après la chute de Napoléon, cinq ans après la chute de Napoléon, cinq ans après la chute de Napoléon, ce monarque achevant sa carrière dans un dernier exil, avec le petit-fils dont le père avait été assassiné et de qui la mère était coquette. Charles X, pour prolonger le silence, m'adressa quelques mots, aborda. Alors l'exposant brièvement l'objet de mon voyage : je mis dès porteur d'une lettre de madame la duchesse de Berry, adressée à madame la dauphine, dans laquelle la princesse de Blaye confiait le soin de ses enfans à la protectrice du Temple, comme ayant la pratique du malheur. J'ajoutais que j'avais quelque chose à dire pour les enfans. Le roi me répondit : "Ne le leur remettez pas ; ils ignorent en partie ce qui est arrivé à leur mère ; vous me donnerez cette lettre. Au surplus nous parlerons de tout cela demain à deux heures : allez vous coucher. Vous verrez mes fils et les enfans à onze heures et vous dinerez avec nous."

Je sortis ; je rejoignis M. de Blacas dans le salon d'entrée ; le guide m'attendait sur l'escalier. Je retournai à mon auberge, descendant les rues sur les pavés glissants, avec autant de rapidité que j'avais mis de lenteur à les monter.

MONSIEUR LE DAUPHIN—LES ENFANS DE FRANCE—LE DUC ET LA DUCHESSE DE GUICHE—TRIUMVIRAT ; MADEMOISELLE.

Le lendemain, 25 mai, je reçus la visite de M. le comte de Coëse, logé dans mon auberge. Il me raconta les brouilleries du château relatives à l'éducation du duc de Bordeaux. A dix heures et demie je montai à Hradschin ; le duc de Guiche m'introduisit chez M. le dauphin. Je le trouvai vieilli et amaigri ; il était vêtu d'un habit bleu raié, boutonné jusqu'au menton et qui, trop large, semblait acheté à la friperie : le pauvre prince me fit une extrême pitié.

M. le dauphin a du courage ; son obéissance à Charles X l'a seule empêché de se montrer à Saint-Cloud et à Rambouillet tel qu'il s'était montré à Chiclana : sa sauvagerie en est augmentée. Il supporte avec peine la vue d'un étranger. Il dit souvent au duc de Guiche : "Pourquoi êtes-vous ici ? je n'ai besoin de personne. Il n'y a pas de trou de souris assez petit pour me cacher."

Il a dit encore plusieurs fois : "Qu'on ne parle pas de moi ; qu'on ne s'occupe pas de moi ; je ne suis rien ; je ne veut rien être. J'ai 20,000 francs de rente, c'est plus qu'il ne me faut. Je ne dois songer qu'à mon salut et à faire une bonne fin." Il a dit encore : "Si mon neveu avait besoin de moi, je le servirais de mon épée ; mais j'ai signé contre mon sentiment mon abdication pour obéir à mon père ; je ne la renouvellerai pas ; je ne signerai plus rien ; qu'on me laisse en paix. Ma parole suffit ; je ne mens jamais."

Et c'est vrai : sa bouche n'a jamais proféré un mensonge. Il lit beaucoup ; il est assez instruit, même dans les langues ; sa correspondance avec M. de Villèle pendant la guerre d'Espagne a son prix, et sa correspondance avec madame la Dauphine, interceptée et insérée dans le *Moniteur*, le fait aimer. Sa probité est incorruptible ; sa religion est profonde ; sa piété filiale s'élève jusqu'à la vertu ; mais une invincible timidité ôte au Dauphin l'emploi de ses facultés.

Pour le mettre à l'aise, j'évitai de l'entretenir de politique et ne m'enquis que de la santé de son père ; c'est un sujet sur lequel il ne tarit point. La différence du climat d'Edimbourg et de Prague, la goutte prolongée du roi, les soins de Tupin qui ne le laissait prendre, le bien qu'il en éprouverait, voilà le texte de notre conversation. M. le dauphin veille sur Charles X comme sur un enfant ; il lui baise la main quand il s'en approche s'informe de sa nuit, ramasse son mouchoir, parle haut pour s'en faire entendre, l'empêche de manger ce qui l'incommoderait, lui fait mettre ou ôter une redingote selon le degré de froid ou de chaud, l'accompagne à la promenade et le ramène. Je n'eus garde de parler d'autre chose. Des journées de Juillet, de la chute d'un empire, de l'avenir de la monarchie, mot. "Voilà onze heures, me dit-il : vous allez voir les enfans ; nous nous retrouverons à dîner."

Conduit à l'appartement du gouverneur, les portes s'ouvrent : je vois le baron de Damas avec son élève ; madame de Gontaut avec Mademoiselle, M. de Bernis, M. Lavilatte et quelques autres dévoués serviteurs ; tout le monde debout. Le jeunis prince, effarouché, me regarderait de côté, regardait son gouverneur comme pour lui demander ce qu'il avait à faire, de quelle façon il fallait agir dans ce péril, ou comme pour obtenir la permission de me parler. Mademoiselle souriait d'un demi-sourire avec un air timide et indépendant ; elle semblait attentive aux faits et gestes de son frère. Madame de Gontaut se contrait fidèle de l'éducation qu'elle avait donnée. Après avoir salué les deux enfans, je m'avançai vers l'orpheln et je lui dis : "Henri V veut-il me permettre de déposer à ses pieds l'hommage de mon respect ? Quand il sera remonté sur son trône, il se souviendra peut-être que j'ai eu l'honneur de dire à son illustre mère : Madame, votre fils est mon roi. Aimé, j'ai le premier proclamé Henri V roi de France, et un jury français, en m'acquittant, a laissé subsister ma proclamation. Vive le roi !"

L'enfant, étourdi de s'entendre saluer roi, de n'entendre parler de sa mère, dont on ne lui parlait plus, resta jusque lorsque les jambes du baron de Damas, en prononçant quelques mots nécessaires, mais prudens à voix basse. Je dis à M. de Damas :

"Monsieur le baron, mes paroles semblent gêner le roi. Je vais qu'il ne sait rien de sa mère ; que sa mère et qu'il ignore ce que ses serviteurs ont quelqu'il a le bonheur de faire pour la cause de la royauté légitime."

Le gouverneur me répondit : "On apprend à Mgnseigneur ce que de fidèles sujets comme vous, monsieur le vicomte.....

.....". Il n'acheva pas sa phrase.

M. de Damas se hâta de déclarer que le moment des étrennes était arrivé. Il m'invita à la leçon d'équitation à quatre heures.

J'allai faire une visite à madame la duchesse de Guiche, logée assez loin de la dans une autre partie du château ; il fallait près de dix minutes pour s'y rendre de corridor en corridor. Ambassadeur à Londres, j'avais donné une petite fête à Mme de Guiche ; alors dans tout l'éclat de sa jeunesse et sa beauté d'un peu pâle d'adorateurs ; à Prague, je la trouvai changée, mais l'expression de son visage me plaisait mieux. Elle coiffure lui seyait à ravir ; ses cheveux, nattés en petites tresses comme ceux d'une odalisque ou d'une Grecque du Bas-Empire, se fortonnaient en bandeaux des deux côtés de son front. La duchesse et le duc de Guiche représentaient à Prague la beauté enchantée d'autrefois.

Madame de Guiche était instruite de ce que j'avais dit au duc de Bordeaux. Elle me raconta qu'on voulait éloigner M. de Barande ; qu'il était question d'appeler des jésuites ; que M. de Damas avait suspendu, mais non abandonné son dessein.

Il existait un triumvirat composé du duc de Blacas, du baron de Damas et du cardinal Latil, tous trois ayant tendant à s'emparer du régne faible en isolant le jeune roi, en éloignant des affaires les plus des hommes antipathiques à la France. Le reste des habitans du château obéissait contre le triumvirat ; les dames eux-mêmes étaient à la tête de l'opposition. Cependant l'opposition avait différentes nuances ; le parti Gontaut n'était pas tout à fait le parti Guiche ; le marquise de Rouille, transfuge du parti Berry, se rangeait du côté du triumvirat avec l'abbé Moligny. Madame la Dauphine, placée à la tête des impatients, n'était pas précisément favorable au parti de la jeune France approuvé par M. de Bérardier, mais comme elle gaînait le duc de Bordeaux, elle penchait souvent de son côté et le soutenait contre son gouverneur.

Madame d'Agoult, dévouée corps et âme au triumvirat, n'avait d'autre crédit auprès de la Dauphine que celui de la prudence et de l'importunité.

Après avoir fait mes courts adieux à madame de Guiche, je me rendis chez madame de Gontaut. Elle m'attendait avec le prince.

Mademoiselle rajeunie un peu son corset : ses cheveux sont blonds ; ses yeux bleus ont une expression fine ; petite pour son âge, elle n'est pas sans force : elle a reçu de la nature les traits de Saint-Cloud et à Rambouillet tel qu'il s'était montré à Chiclana ; sa sauvagerie en est augmentée. Il supporte avec peine la vue d'un étranger. Il dit souvent au duc de Guiche : "Pourquoi êtes-vous ici ? je n'ai besoin de personne. Il n'y a pas de trou de souris assez petit pour me cacher."

Il a dit encore plusieurs fois : "Qu'on ne parle pas de moi ; qu'on ne s'occupe pas de moi ; je ne suis rien ; je ne veut rien être. J'ai 20,000 francs de rente, c'est plus qu'il ne me faut. Je ne dois songer qu'à mon salut et à faire une bonne fin." Il a dit encore : "Si mon neveu avait besoin de moi, je le servirais de mon épée ; mais j'ai signé contre mon sentiment mon abdication pour obéir à mon père ; je ne la renouvellerai pas ; je ne signerai plus rien ; qu'on me laisse en paix